

MA MEILLEURE AMIE

FABIENNE JACOB

MA MEILLEURE AMIE

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2021
ISBN : 978-2-283-03339-5

*À Patricia Mazzoni, Pierre Cendors.
À la mémoire de Véronique Bogard.*

L'enthousiasme, la grâce

Ni mari, ni enfants. Sambre n'aura laissé aucune trace. Ce serait dommage pour l'humanité de n'avoir pas trace d'elle. L'humanité y gagne en produisant de tels êtres. En claquant la porte de Campo, Sambre n'a donné aucune raison officielle. Tant mieux, je ne crois pas aux raisons officielles. J'ai ma petite idée sur la question. J'émettrai des hypothèses, puis je laisserai tomber, j'en émettrai d'autres. Je ne serai jamais sûre d'avoir le fin mot, je sais déjà que l'histoire de Sambre me résistera. Sinon elle n'aurait pas eu un tel ascendant sur moi.

Je ne crois pas au temps, je crois aux plis de l'être. Ce qui a été est toujours. Mon entreprise ne sera pas de nostalgie, elle ignorera le temps, se tiendra indifféremment dans deux temps, d'hier à aujourd'hui et vice versa, mieux, elle tirera sa substance de cet entre-deux, on

raconte toujours des histoires pour qu'enfin le temps cesse de passer.

Pendant les cinq ans que j'ai partagés avec elle dans l'appartement communautaire surnommé Campo, j'ai pu voir combien les gens recherchaient sa lumière, son orbe. Moi la première. Impossible de se dérober. Ces êtres, on veut les côtoyer toute la journée, là où ils sont, on veut être, leur sillage, un aimant. Il y a cette chanson belge qui dit qu'on veut être l'ombre de son chien, on n'ira pas jusque-là.

La première fois que j'ai rencontré Sambre à la fac, c'était fin septembre. L'époque de l'année où dans l'air commence à flotter la troublante, la douceâtre odeur d'arrière-saison, les choses qui entament leur pourrissement. Par la fenêtre il entrait déjà du déclin, la courbe implacable de l'été avait fléchi depuis quelques semaines. Fin septembre le contour des jours se faisait hasardeux, mitigé. En un mot il devenait suspect.

La première fois que je rencontrai Sambre, je ne savais pas qu'une fin balbutiante mais certaine était déjà à l'œuvre.

Aimantée par le jour d'ambre qui siège à la fenêtre, je ne remarque pas aussitôt l'apparition qui a lieu devant moi. Sur le banc, je ne vois qu'un dos sur lequel coule d'abondance une grosse queue-de-cheval dont la couleur m'est d'abord restée indifférente. J'ai toujours été fascinée par les queues-de-cheval, surtout les épaisses, qui coulent dru entre les omoplates. Une envie irrésistible et instantanée de toucher.

Soudain dans le cours de la vie quotidienne, le surgissement d'un animal.

Dès lors que je prends conscience de l'incroyable couleur, je ne vois plus qu'elle. Le nom précis est blond vénitien. Une couleur qui n'existe pas dans la vraie vie. Le nom est bon pour les coiffeurs, une teinte née des colorants, pas de la simple nature humaine. Pas de la génétique, de la rencontre d'un gamète mâle et d'un ovocyte femelle, impossible. La rencontre entre un homme et une femme ne peut donner du blond vénitien que dans les tableaux du Quattrocento, où tout vient des lointains, le domaine des anges, où tout vient du ciel, même les enfants.

Je sais qu'on va pas me croire, elle est pas croyable, cette couleur. On va me la retoquer. Motif : trop romanesque. Il ne se trouvera

personne pour te croire. Blond, oui, roux, si tu veux, mais blond vénitien, personne.

Quand on est derrière un dos où coule du blond vénitien, on attend que la personne se retourne, qu'elle honore ou non la promesse de la couleur. On en connaît tous de ces histoires où une personne en remarque une autre pour la beauté de son dos, et, quand elle se retourne, crac, le rêve est à terre, en mille morceaux comme la statue du jardin dans le poème. Je n'ai pas attendu la suite, je n'ai pas attendu que la fille se retourne ni même la fin du cours, j'ai levé le camp, j'ai rassemblé mes feuilles et mes stylos et j'ai quitté l'amphi. J'ai du mal avec les déceptions.

J'ai du mal aussi avec le temps. Vingt ou trente ans ont passé après cette première rencontre, je ne sais plus au juste. Sambre et moi nous sommes revues par hasard dans la rue. Nous qui nous voyions toujours par nécessité à Campo. Comment peut-on tout partager du matin au soir puis se perdre de vue ?

Quelqu'un m'appelle, je me retourne. Une femme que je ne reconnais pas immédiatement s'approche et voyant ma perplexité demande,

tu ne me reconnais pas ? Seule la voix me permet d'identifier Sambre. Pas son visage, pas ses cheveux. Je ne réponds pas tout de suite, j'ai besoin de temps. Tout a changé. Cheveux plus courts, coupe structurée, le même visage que tout le monde, sans acuité, sans aménité non plus. Avant, Sambre ne ressemblait à personne. Le temps qu'il faut à l'identification pour arriver au cerveau, la gêne s'installe. Ah oui, c'est toi. Je me donne une contenance. J'en suis maintenant à penser que ce ne sont pas seulement ses cheveux, son visage, sa silhouette qui ont changé, j'en arrive à penser que cette personne n'est pas Sambre. Seule la voix est demeurée inchangée. Or la voix signe l'identité.

Je voudrais ne pas le dire ainsi, mais il le faut pourtant : il n'y a plus personne dans Sambre. Mon amie a été désertée de l'intérieur. Il n'y a plus aucune lumière en elle. Ou alors elle s'est éteinte. Quelqu'un a éteint la lumière.

Une extinction a eu lieu.

Sambre, auprès de qui tout le monde voulait se tenir, dans l'orbe de qui tout le monde voulait être admis, et maintenant cette femme devant moi. Cette femme sans lumière, de qui on peut facilement se tenir éloigné. Aucun

effort à fournir. Je ne voudrais pas le dire ainsi non plus.

Comment peut-on perdre la race ? La race est ce qui ne peut se perdre.

Je pourrais lui poser des questions, mais elles ne sortent pas de ma bouche. Tu habites toujours le quartier ? Et toi, tu as des enfants ? Je ne demande rien. L'extinction donne toutes les réponses, oui, toujours le même quartier, non pas d'enfants. Encore comédienne ? Non, je n'ai jamais donné suite.

Tout à coup une question fond sur moi. Au fait, la couleur des cheveux ? Comment ai-je pu ne pas noter aussitôt cette disparition ? De même que la première fois que j'ai vu Sambre, je n'ai pas tout de suite remarqué la couleur de ses cheveux, aujourd'hui je ne note pas la disparition du blond vénitien. À la place flamboie un roux un peu trop fort, un peu trop roux, de ceux que les coiffeurs aiment proposer à leurs clientes en guise de teinture.

Après tant d'années, ma rencontre avec Sambre n'a pas été une question d'âge, de beauté fanée, de temps passé. Rien de tout ça. Seulement une question de lumière.

Une question intérieure.

Je ne suis plus tout à fait sûre maintenant pour la couleur des cheveux de Sambre. On dit que le souvenir embellit. S'il y avait une photo, je pourrais être affirmative. Mais la possible disparition des choses ne nous concernait pas alors. Nous n'en avons aucune conscience. Le présent était notre temps, notre état, notre être au monde, le présent c'est-à-dire l'éternité. L'idée de la perte des êtres, des choses, alors ne nous effleurait pas, notre jeunesse était un sas étanche, le passage du temps ne prenait pas sur nous. Sur aucune de nous trois, ni Sambre ni Rosie ni moi, Helga. Garder un souvenir, pour quoi faire ? Appuyer sur le bouton d'un appareil photo ne nous serait pas venu à l'idée. Ou alors seulement parce qu'on portait des chaussures rouges ce jour-là, et qu'on aimait le rouge, par curiosité on aurait voulu voir si la photo allait restituer le carmin précis, c'est tout. Ou alors parce que ce jour-là était un jour de brume, un jour fantôme et qu'on aurait aimé surprendre l'esprit caché dans la trame du matin flou, l'attraper en flagrant délit de présence invisible, révélée par le seul papier Kodak. Mais prendre une photo pour garder un souvenir, ça, non, ça, jamais de la vie. Nous ne vivions pas dans le souvenir, mais dans l'instant. Comment cela

s'appelle-t-il quand il n'y a ni avant ni après ? Cela s'appelle l'ardeur. Les souvenirs viendraient après, une fois que l'ardeur nous aurait quittées. Pour l'heure on n'avait encore rien à prouver, rien à justifier, justifier quoi ? Qui ? On ne voulait rien posséder non plus, encore moins thésauriser, engranger quoi que ce soit. Et après, la montrer à qui, la photo ? À nos enfants ? On n'en voulait pas d'enfants. L'avenir était une idée d'usurier. Les enfants aussi.

Je ne regarderai pas mon histoire avec Sambre comme une de ces vieilles photos en noir et blanc à bords crénelés, l'inouï pouvoir lacrymal de ces images. On ne tient plus entre ses mains un bout de carton, mais de la perte. De la disparition. Les vêtements de mes parents avant le prêt-à-porter, les photos au bord du Rhin quand je regarde l'album familial, sa jupe à elle, ma mère, jusqu'aux mollets, sombre, un lainage épais et un pull à rayures, et la tête brune renversée en arrière, le bonheur est dans les hanches et sur la bouche, le bonheur est à une fontaine au bord du Rhin, dans certaines langues le mot bonheur n'existe pas, on comprend, pourquoi vouloir à tout prix trouver un nom à une chose dont on n'est pas sûr qu'elle existe, elle, assise sur le

rebord d'une fontaine de pierre, et son sourire à lui, le chanteur, le joli cœur, qu'est-ce qu'il a bien pu lui raconter encore, pour la dévaster de rire, il savait y faire. Les photos et leur pouvoir instantané de faire advenir les larmes, de la perte, de la disparition transformée en bout de carton, où sont-ils passés les deux, elle et lui, le père et la mère ? Les bords crénelés tissent une fine dentelle blanche aux deux disparus, un kaddish de papier pour jeunes mariés. Pas de ça à Campo, ni fleurs ni couronnes, d'ailleurs je n'avais aucune photo de l'époque de Sambre. De quoi douter de notre existence réelle.

N'empêche, si j'avais disposé d'une image, j'aurais pu vérifier certains faits comme la couleur des cheveux de Sambre.

J'ai toujours pensé que Sambre tirait sa puissance de ses cheveux.

Au cours magistral de la semaine suivante je la cherche du regard. C'est le vieux Klein qui se colle à la littérature comparée, dont le thème ce semestre est l'apparition. Pour l'accabler, on prononce son nom à l'allemande, Claïn. À la fac, il ne fait pas l'unanimité, le moins qu'on puisse dire. Chancelant, tenant à peine debout

sur l'estrade, son corps peut lâcher tout à coup au milieu d'un vers, d'une réplique, un jour ça aura lieu. Crac, son teint gris, son corps parcheminé, son corps dont l'état et la couleur sont déjà proches de ceux de la poussière, étalé tout du long sur l'estrade au vernis insolent et le vers par terre et peut-être même pas coupé à la diérèse, un comble ! Déjà l'année dernière on l'avait en littérature comparée. Une figure, et comme toutes les figures, clivant. Parfois il dit des choses qu'il ne devrait pas, la dernière en date, la chair des femmes est molle, blanche et utile, de tout temps elle a dégoûté beaucoup d'écrivains et, preuve à l'appui, il nous lit les extraits qui fondent sa thèse, quelquefois les écrivains sont très célèbres et nous on est là, on écoute, on se demande ce que peut faire la chair blanche et molle des femmes aux grands écrivains qu'on pensait au-dessus de tout soupçon.

L'année dernière quand il a dit sa phrase, une grande fille a quitté bruyamment l'amphi, ramassant ses affaires à la hâte et jetant un manteau hystérique sur ses épaules. Pff, un coup de pistolet dans un concert, a dit Klein interrompant un instant son cours, les yeux tout plissés de références littéraires que seule une poignée d'entre nous pouvait comprendre. Il ne

devrait pas dire des choses en rapport avec la chair blanche et molle des femmes, mais il ne peut pas s'empêcher, un jour la fac va lui tomber dessus quelqu'un ira le dénoncer, mais c'est plus fort que lui. Plusieurs de mes camarades boycottent déjà ses cours, des filles mais aussi des garçons.

C'est qui la rousse au cours de Klein ? Tu la connais ? je demande à ma voisine l'air de rien. Je la cherche dans les rangs, nulle trace de Venise ce jour-là. J'ai projeté de me placer de nouveau derrière elle et d'attendre qu'elle se retourne afin de découvrir son visage. Blond vénitien tu veux dire ? rectifie aussitôt la fille. Ce seul qualificatif trahirait mon intérêt pour elle. Motus, sous aucun prétexte je ne veux donner d'importance à Sambre. Ni aux yeux de ma camarade ni aux miens. Aujourd'hui on dirait je voulais faire genre. Je ne trouve pas d'équivalent pour l'époque. Je sais seulement qu'elle s'appelle Sambre, poursuit ma camarade. Dès qu'il est prononcé, le nom se fiche en moi, une syllabe unique, sonore, géographique, une seule coulée de clair-obscur et d'énigme. Paraît qu'elle adore les auteurs russes, tu vois le style ? poursuit la fille. Ah oui, je vois. Parfois la complaisance est

la meilleure des réponses quand on est paresseux ou alors qu'on n'estime pas assez la personne pour se lancer dans un débat. En l'occurrence c'est un mélange des deux. En fait, pour être honnête, je ne peux me faire une idée précise d'une personne qui aime les auteurs russes. Mon opinion serait d'ailleurs plutôt favorable.

Comme tous les jours, on est à l'affût des petites phrases de Klein, mais il n'en livre pas. Aujourd'hui, nulle saillie, nul écart, Klein reste correct d'un bout à l'autre et bien sûr son cours en est moins drôle, presque rasant comme les autres, encore que Klein sache toujours se tenir aux frontières des convenances. Ce jour-là aucune ligne blanche n'est franchie. Rien de rugueux ne passe ses lèvres, je ne note qu'un titre, *Continuité des parcs*. Que signifie-t-il ? Le parc du campus qu'on aperçoit par la fenêtre est encore vert mais commence à se teindre de jaune et de rouille, les feuilles livrent leur dernier suc, le chant du cygne, bientôt il leur faudra tomber, telle est leur continuité. Bien sûr l'œuvre dont parle Klein parle de tout autre chose, mais pour moi le sens du titre est lié à ce que je vois par la fenêtre. Faut-il comprendre un titre pour l'aimer ? Pas sûr. Quand même un sacré nom, Sambre. J'en parle à un ami le soir même, il se

souvent d'avoir lu il y a longtemps un roman dont l'héroïne s'appelait Sambre. Non seulement son prénom est de bataille et de rivière, mais il fait écrire des romans !

Quelques jours plus tard, à la sortie des cours, quelqu'un derrière moi appelle, Sambre ! Sambre ! en faisant de grands signes de la main et tout à coup je vois la queue-de-cheval se retourner. D'une fille qui a de tels cheveux, on attend beaucoup, on place la barre haut, je l'ai déjà dit. Les traits de Sambre sont réguliers, classiques, sans surprise. Je suis presque déçue, il lui manque le je-ne-sais-quoi qui passionne tant dans d'autres visages, un défaut, une asymétrie, les filles dont on dit qu'elles ont du chien. J'ai lu trop de livres, vu trop de films pour trouver beau le visage de Sambre. Un jugement abrupt et définitif, pour tout dire un peu idiot, mais à l'époque c'était le mien. Ni le nom de Sambre ni sa couleur n'ont tenu promesse. On dit que la première impression est toujours la bonne, je ne sais pas si c'est vrai, je n'ai pas le temps de réfléchir car déjà une seconde impression remplace la première.

Quand je m'approche de Sambre pour lui parler, en un centième de seconde, je ne vois

plus le visage, je sens seulement l'effet qu'il produit sur moi. Je subis un rayonnement. Dès que Sambre se retourne et me voit, je suis sous sa coupe. C'est instantané et infaillible. Cette fille émet une lumière sans lien avec la couleur de ses cheveux. Il y a autant d'ombre dans son nom que d'éclat dans sa personne. Quelqu'un a allumé la lumière à l'intérieur. On est exposé et on ne peut que subir. L'irradiation vient d'où ? Du rayon fougère de ses yeux, de l'angle hautain du menton, des épaules ? Ça vient de nulle part, c'est-à-dire de partout. Pas la peine de chercher à l'extérieur, ça vient de l'intérieur. Malgré le rayonnement, je m'approche d'elle et me présente, je suis Helga, j'étais derrière toi au cours de Klein jeudi dernier. Au moment précis où nos regards se croisent, elle comme moi savons déjà qu'une chose irréversible a eu lieu, la composition de l'air vient de changer.

Tu t'appelles vraiment Sambre ? Ma question n'est pas originale, mais comme les autres j'ai moi aussi le droit de la poser. Sur mon état civil, je suis Sylvie. Des Sylvie, il y en avait trois par classe, alors j'ai changé et je me suis nommée moi-même. En somme, elle me fait comprendre qu'elle mérite un beau nom, les Valérie, les Martine méritent leur prénom banal,

mais elle, peut prétendre à un nom rare, unique. Au lieu de penser que Sambre a une haute idée d'elle-même, je pense qu'elle a raison de s'être choisi un prénom qui lui va. Sans la connaître, je suis d'instinct convaincue de la pertinence du choix. Mais pourquoi Sambre ? J'insiste. Réponse, j'aime les récits de bataille... mais pas autant que les auteurs russes.

La première parole échangée et déjà son couplet sur l'Oural. Je décide de lui couper ses effets. Moi, les auteurs russes, ça peut aller, je dis d'un air évasif et indifférent. Comme si on pouvait lire tièdement la littérature russe, ne pas être entraîné à train d'enfer dans sa troïka de noms à rallonge et d'âmes enténébrées.

En partant, je note qu'elle porte une mouche au coin des lèvres. Est-ce naturel ou artificiel ? On en arrive à douter de tout maintenant avec elle. Il ne suffit pas qu'elle se fasse appeler Sambre, qu'elle aime les auteurs russes et qu'elle le clame à tout-va, encore faut-il qu'elle porte une mouche. Je sais que les mouches des coquettes du XVII^e siècle ont une signification différente selon l'endroit où elles les arborent, pommette ou coin de la bouche. Je vérifierai en rentrant chez moi.

Jusqu'à présent je n'ai jamais cherché à connaître le sens de la mouche de Sambre. Je ne voudrais pas vivre dans un monde où tout serait expliqué, interprété. Les zones d'ombre non seulement ne me dérangent pas, mais me rassurent. Pour un peu je les cultiverais. Je veux continuer à vivre dans un monde où il reste des choses à comprendre, à élucider et à découvrir. Les reportages et le tourisme qui ont quadrillé toutes les contrées, y compris les plus reculées, m'ont fait passer le goût du voyage. Inversement, je regarde souvent la liste de livres qu'il me reste à lire et chaque fois me réjouis de sa longueur. Quand j'aurai tout lu, je n'aurai plus rien à désirer.

Ou alors, deuxième hypothèse, je me fiche des mouches du XVII^e siècle.

Comme Sambre habite non loin de chez moi, on chemine souvent ensemble en revenant de la fac. Je n'oublie pas ses effets de manche sur les auteurs russes, je garde mes distances. Pas longtemps, car peu à peu et à mon insu je baisse la garde. Elle m'appelle Helganouchka, peut-être pour ça. Personne ne m'a jamais appelée d'un aussi beau nom. Un nom, c'est pour la vie et ça la détermine. La vie de Helganouchka est

autrement plus exaltante que celle de Helga. Sa manie de russifier les noms, si agaçante soit-elle, quand elle me concerne, ne m'horripile jamais. Un jour elle m'avoue qu'elle ne m'aurait pas parlé si je n'avais pas porté un nom juif. Si tu t'étais appelée Martin ou Dutour, je ne t'aurais même pas vue. Stretter, c'est une autre histoire ! elle me dit en balançant ses longs cheveux vénitiens derrière l'épaule. Je ne m'appelais pas Stretter et ne comprenais pas l'allusion.

Après les Russes, les Juifs, Sambre ne pouvait vivre sans histoires.

À côté de ma nouvelle amie, je me sens effacée. Gourde et inconsistante. Aucun charisme, aucune ardeur. Un jour elle me demande d'aller boire un verre avec elle sur la grand-place. Elle se met à me parler de son amoureux, un médecin, qu'elle appelle le Marin. Pourquoi tu l'appelles le Marin ? En référence au *Marin de Gibraltar*, de Duras ! Je ne connais rien à l'époque, je fais semblant de saisir le rapport, je ne veux pas être prise en défaut. Je n'ai jamais lu *Le Marin de Gibraltar* ni aucun livre de Marguerite Duras.

Le soir même je me l'achète et le lis d'une traite.

Son médecin est marié, deux enfants, elle ne le voit presque jamais. Ça me va, je n' imagine pas l'amour autrement qu'impossible, elle dit. C'est son truc, il faut que ça marche pas, l'amour, sinon c'est pas de l'amour. Pour elle il n'y a que les non-lieux qui soient littéraires.

Si l'histoire marche, il n'y a pas de quoi écrire un livre.

Avant le Marin, il y avait cette autre histoire, elle aussi littéraire, avec un nommé Weiler de Bordeaux, un étudiant en sciences. Une histoire qui l'avait dévastée. Tout un été sur un sofa à Vezey à penser à Weiler qui l'avait abandonnée. À tel point que ses parents avaient dû lui acheter un chien qu'elle avait nommé Regain et qui avait passé l'été avec elle sur le sofa.

Tout un été sans Weiler.

Avant l'été, il l'avait fait venir à Bordeaux, dans sa ville, elle racontait le train, les longues heures, elle avait traversé la France pour lui, le pont sur la Garonne, la gare et Weiler qui était là sans être là. Et à la fin, tout ce voyage, ces longues heures de train pour s'entendre dire que ça ne marcherait pas entre lui, Weiler, et elle, il avait dans sa vie une autre fille, une certaine Catherine, non, finalement ça ne marcherait pas. Quand elle parlait du pont de la Garonne, du

fleuve dans la ville, de la dévastation dans la ville, on était dans un roman, un roman avec un fleuve, un pont, et un homme attendu, désiré, mais jamais vraiment venu.

Un non-lieu. S'il y a lieu il n'y a pas littérature.

Moi, je me gardais bien dans un premier temps de lui raconter mon histoire avec Luc, une histoire qui marchait, il n'y aurait pas littérature. Je n'étais pas romanesque et me sentais de nouveau effacée et fade face à elle. Gourde, inconsistante. Quand je retrouvais Luc, je lui en voulais d'être si peu Weiler.

Et par-dessus le marché la ville où nous nous étions rencontrés, Luc et moi, n'avait ni pont ni fleuve.

À la rentrée suivante, Sambre et moi avons loué ensemble un appartement qu'on a tout de suite nommé Campo, du nom de la rue et de la station de métro toutes proches. Un appartement moche comme tout, un rez-de-chaussée au fond d'une cour, plongé du matin au soir dans la pénombre. La lumière n'arrivait jamais, on avait vue sur rien, un immeuble défraîchi de briques rouges, on était heureuses comme tout. Campo donnait sur un trou au fond d'une cour noire fermée, les entrées et sorties des habitants,

les bruits résonnaient, de bouffe, fourchettes, couteaux, des bruits de baise, de colère, les humains quand ils vivent, le boucan qu'ils font. La voisine, Rosie, suivait les mêmes études que nous, très vite, elle est descendue de son sixième étage pour s'installer avec nous, chute providentielle de loyer. Parfois elle s'éclipsait, elle était ces soirs-là fort maquillée et revêtue d'un ciré noir brillant, comme étaient noirs et brillants ses yeux. Parfois avec Sambre on se demandait si elle n'était pas nue dessous. On se gardait de lui poser la question. De toute façon, on s'en fichait de sa réponse, on adorait la voir disparaître ainsi dans la nuit en ciré noir et maquillée comme un camion.

Tout était hideux à Campo, meubles bancals, dépareillés, moquette tachée, et partout le bazar. Par terre traînaient en permanence des collants noirs ou chair, des crayons de maquillage, des escarpins renversés et des Folio poésie, *Terraqué*, *Éloges*. Un meublé foutraque et baroque. Ce qui frappait tout de suite en entrant, c'était l'encombrement, des meubles dans tous les sens, le propriétaire avait refourgué ses vieilleries de famille dont il voulait se débarrasser, meubles torsadés à souhait, commodes qui fermaient mal, fauteuils démodés, tables à pieds

byzantins, lampes à abat-jour branlants et dans le couloir le sacerdotal porte-parapluie en bois noir. À Campo rien n'était carré, lisse, sobre, tout était compliqué, tressé, surchargé, angélicoté. Aucune ligne droite, que des courbes. Les armoires lourdes, ciselées étaient de famille paraît-il, vieilles familles normandes, bretonnes, austères, qui avaient dû en entendre des haines recuites. Et maintenant elles en voyaient et en entendaient de nouveau de toutes les couleurs, avec Sambre qui répétait sans cesse ses scènes de théâtre. Elle s'était inscrite à un cours. Cela a un très beau nom, femme Narsès. Cela s'appelle l'aurore. Et Rosie et moi qui la faisons répéter et qui connaissions à notre tour les scènes par cœur, parfois pour rire, on les récitait dans le train ou dans la rue, cela a un très beau nom, femme Narsès, cela s'appelle l'aurore. Et parfois même pour rire on s'appelait entre nous Femme Narsès. Ça va aujourd'hui Femme Narsès ? Comment le proprio avait-il pu nous imposer un porte-parapluie à nous qui avons si peu d'envies matérielles ? Non seulement ça, mais on n'avait pas besoin de parapluie, nous ce qu'on aimait c'était nous faire rincer par le ciel, l'eau du ciel, quand elle descendait le long

de nos visages, le long de nos nuques, le long de nos épaules, qu'elle ruisselait dans nos cheveux, lustrale et salulaire.

Le désordre d'un appartement sera à jamais pour moi l'image du bonheur, tout le contraire des appartements minimalistes d'aujourd'hui, occupés seulement par le soleil et l'espace où l'on ne peut vivre que malheureux, l'esprit libertaire infichu de souffler dans des pièces sous contrôle et sous scellés. Campo était une grotte primitive, nous y gravions des mains, des tau-reaux et des hommes.

On dormait jusqu'à des onze heures du matin, on dort bien quand on partage tout. Car on partageait tout à Campo, pas seulement les lits, les repas, les fringues, mais aussi les secrets, les enfances, les lectures. Et les amants bien sûr. On ouvrait en grand les volets, on sortait d'un bond et on s'en allait par les rues éclaboussées du soleil du matin, Paris était une ville blanche portugaise, ou alors Paris était avec ses trottoirs mouillés la ville du crime, une Chicago mélancolique. On grimpait dans des métros, on courait après des bus, on entrait dans des bars, on était si jeunes, les passants se retournaient sur nous, avec nos épaisses chevelures

bibliques, on irradiait, il n'y avait rien à savoir, rien à comprendre, chacune de nous trois était une évidence. Les garçons aussi venaient puiser à la source, littérature, Italie, aurores, Femme Narsès, quand ils arrivaient à Campo ils ne savaient jamais qui de nous trois choisir, des bourdons dans un champ de trèfles, ivres de cheveux défaits, de rires et de répliques. Pour finir leur choix se reportait presque toujours sur Sambre.

Elle, ce qu'elle faisait avec eux, on ne savait jamais au juste.

Sambre répétait ses tragédies.

La plupart du temps, l'appartement communautaire comptait plus de trois habitants. Parfois Marc, un ami de Sambre, y vivait aussi. Campo recelait au moins quatre matelas toujours prêts à être disposés à même le sol. On tombait sans cesse amoureux les uns des autres, la sève circulait, on laissait faire, corps glorieux. La tête des jeunes filles inscrites en études de littérature est pleine de folie, la matière qui veut ça. Chacune de nous trois, Sambre, Rosie et moi, Helga, étions parfaitement à notre place en licence de lettres modernes. Les murs résonnaient des vers de *Phèdre* que Sambre déclamaient du matin au soir. L'implacable symétrie classique,

de la musique à l'état pur, tu me haïssais, je ne t'aimais pas moins.

On donnait sans cesse la réplique, non ce n'est pas ça, recommence, on était Phèdre, on était Thésée, on était Perdican. À Campo, on n'apprenait pas la littérature, on vivait la littérature. Les murs regorgeaient de mots impérieux, royaux, la syntaxe de l'orgueil. Ils passaient par notre bouche dans notre gorge, et pour finir dans notre sang. La littérature nous avait rendues moitié dingues. J'accuse. Rosie et moi, on s'en était sorties, Sambre avait payé le tribut maximal, jamais remise de la tragédie ingurgitée à Campo. Comprendre. Toujours comprendre. Moi, je ne veux pas comprendre. Je comprendrai quand je serai vieille. Si je serai vieille. Sambre n'était jamais devenue vieille. La littérature avait fini par avoir sa peau. Les murs résonnaient, les vies s'ouvraient, la mer Rouge. Un jour on était princesse de sang, le lendemain, on était dealer ou client dans une rue sombre de la ville, un quartier visqueux. Les répliques étaient si belles qu'on se les faisait monter quand on marchait dans la rue, qu'on regardait par la vitre d'un train, ou qu'on avait un léger bourdon un dimanche soir ou un jour de novembre, « C'est pourquoi je m'approche de vous malgré l'heure

qui est celle où d'ordinaire l'homme et l'animal se jettent sauvagement l'un sur l'autre, je m'approche, moi, de vous, les mains ouvertes et les paumes tournées vers vous, avec l'humilité de celui qui propose face à celui qui achète, avec l'humilité de celui qui possède face à celui qui désire. »

Les textes qu'on lisait à longueur de journée, à voix haute ou pas, avaient fini par infuser dans nos conversations quotidiennes qui se prolongeaient souvent tard dans la nuit. Parfois on se mettait nous-mêmes à parler comme des livres. On était interchangeables, alors pas la peine de dire qui a dit quoi.

j'ai toujours aimé le jaune

c'est la couleur préférée des enfants ils dessinent tous un soleil au-dessus de leur maison

toujours la même un toit deux fenêtres et une porte tout devient enfin simple

c'est peut-être ça la vie un soleil au-dessus

tu le sais toi ce qu'est la vie

même à la fin on ne sait pas

et puis l'été les champs d'orge avec le vent
qui couche les épis c'est comme la mer

c'est partout autour c'est mouvant

rien n'est sûr tout est beau

quand les choses sont certaines elles sont déjà
un peu mortes

alors ça apaise ou ça réveille le jaune faudrait
savoir

tout et son contraire

je connais une fille elle a les yeux jaunes mais
personne ne me croit quand je le dis

tu veux dire noisette non je veux dire jaune

les gens quand on leur dit une chose ils en
entendent une autre le langage humain

et l'herbe la nuit tu l'entends aussi

oui je peux même l'entendre avec mes pieds
nus quand je ne dors pas la nuit

dedans il y a des ombres des vieux bouts de
bois des pics des épines des canines

même la couleur du soleil peut faire de
l'ombre alors

on s'éloigne du sujet

le monde est un trousseau de clés

on ouvre on ferme c'est selon

tu sais j'ai encore dans l'oreille le bruit du
papier collant des bonbons Krema quand on
les ouvrait

je vois pas le rapport

on choisissait notre couleur préférée on était
attirés des animaux

la fleur attire le bourdon avec ses couleurs

à quoi pensent au fin fond des pivoines les
bourdons qui ne bougent plus

avec toi ça finit toujours dans les fleurs

je n'ai pas dit que c'était fini

Comme sur scène, les portes cour et jardin de Campo ne cessaient de claquer, se fermant et s'ouvrant à toute heure du jour et de la nuit. Sambre était la cheffe d'orchestre, elle rythmait les allées et venues. On ignorait ce qui était contenu dans la suite des années, le noyau opaque du temps, on s'en fichait, no future. Tout est possible, nous sommes si jeunes, nous serons captureuse de moustiques à Saziley Bé, écuyère ou écrivain peut-être, secrétaire d'écrivain, oui tiens, c'est bien ça, secrétaire d'écrivain. On se tient au bord de nos vies, au bord d'un précipice, on aime plus que tout se tenir à cet endroit de nos vies, on dit oui plutôt que non. Rien n'a vraiment d'importance, tout est essentiel. Rien n'a vraiment commencé, tout est déjà trop tard.

On est les championnes des paris stupides. Chiche que je suis capable de sortir nue sous mon imper. Le fameux imperméable de Rosie,

noir ciré avec une ceinture, qui lançait du noir exactement comme sa prune. Rosie a fermé la ceinture, remonté le col et elle est sortie dans la nuit comme ça, nue sous son imper. Le lendemain elle a raconté qu'elle avait dit au videur de la boîte qu'elle ne pouvait enlever son imper, mon imper, c'est ma robe, elle lui a dit et il l'a laissée entrer. Même l'ami Marc joue le jeu. On parie que t'es pas cap de ramener une femme riche ici. Et un beau soir il était venu à Campo avec une psychanalyste d'âge mûr couverte de pulls en cachemire et d'étoles, de pied en cap nimbée d'alpaga, c'est ce qui nous avait fait dire qu'elle était riche. Ils étaient venus à Campo, avaient longé le couloir avec l'atroce porte-parapluie et avaient filé dans la chambre du fond. On avait vu une ombre, Sambre, Rosie et moi, une ombre furtive qui avait sinué le long des murs, mais on avait flairé la qualité de la laine. Elle était venue avec son prénom proustien, Marc nous l'avait soufflé, on a cru que ça allait sentir l'aubépine dans tout Campo, on s'était préparées, elle avait frôlé le corridor sombre et s'était faufilée dans la chambre du fond. Les psychanalystes, ça va toujours au fond, avait dit Rosie, en riant la main sur la bouche. Marc avait gagné son pari. Et toi, ils

s'adressaient tous trois à moi maintenant, on parie que t'es pas chiche d'aller voir S. le grand écrivain pour lui demander d'être sa secrétaire. S. était publié dans la Blanche, cette collection prestigieuse avec son nom de dope. Le pari stupide était tombé sur moi. Et j'y suis allée, chiche que je suis cap d'aller voir le grand écrivain.

Pour demander un rendez-vous auprès de S., j'écris le soir une belle lettre dans ma chambre et la montre à Sambre et à Rosie. Je ne me souviens pas du contenu, je ne me rappelle que la fin, dans ma chambre il y a des glaïeuls rouges, tout est en ordre. Sambre y croit, Rosie, moyen. Je la glisse dans la boîte aux lettres sans vraiment y croire moi-même. Cinq jours plus tard, le téléphone sonne. C'est lui, voix grave et pontifiante de grand écrivain. Allô, c'est S. Vous savez, je ne vous aurais jamais répondu si vous n'aviez pas fini votre lettre par, dans ma chambre il y a des glaïeuls rouges, tout est en ordre. On allait faire quoi de notre vie, peut-être secrétaire d'écrivain. S. me donne rendez-vous, je préviens Sambre et Rosie que j'ai déjà gagné la moitié de mon pari. Je m'examine longtemps devant la glace pour voir quelle robe je vais porter. Peut-être le désir secret de rapporter un grand écrivain comme trophée, qui sait ? Si je veux dire la vérité il y

a cette pensée au fond, je ne me la ramène pas avec mon inconscient, pas de quoi pavaner, il me rend humble. On se retrouve au bar de l'hôtel face à la maison d'édition du grand écrivain. Là normalement toutes les histoires finissent par une coucherie, le vieil écrivain et la jeune ingénue, le mentor, foutaises, rien de tout cela n'advient. Il écoute ma requête, rit, ne sais-je donc pas que de nos jours les grands écrivains n'ont plus de secrétaire ? Non, pardon, je ne suis pas au courant, pour moi la littérature ne vit pas dans le même temps que le reste. Eh bien, oui, les grands écrivains comme les autres font tout eux-mêmes maintenant, même régime que pour tout un chacun. Vais-je encore gagner mon pari si je ne reviens pas à Campo en étant secrétaire de grand écrivain ? À la place du job, je décroche un dessin avec un triangle. Vous voyez ce qu'il vous faut, jeune fille, c'est un triangle sacré, le père, la mère et l'enfant. Tu parles d'un pari ! Le grand écrivain m'avait traitée en confesseur tutélaire et m'avait gentiment recommandé de rentrer chez moi, de me trouver un géniteur pour me faire faire un enfant histoire d'intégrer mon triangle sacré. Je suis en pétard, j'imagine la tête de Sambre et de Rosie quand je leur apporterai le papier griffonné. Je quitte le grand

hôtel avec en poche mon petit triangle dessiné à la diable, le père, la mère et le fils, tu parles ! Effi, notre voisine d'immeuble qui se joignait parfois à nous, nous avait bien prévenues, les écrivains sont les hommes les plus vicieux de la création. Elle avait eu moins de chance. Elle aussi avait écrit à un écrivain, mais beaucoup moins grand que le mien, il y en a aussi dans la Blanche. Il lui avait donné rendez-vous directement dans la chambre de l'hôtel, avec le mien, on était restés au bar. Il l'avait culbutée et quand elle était rentrée, elle avait pris une douche brûlante pour se débarrasser de l'odeur. Pendant l'acte, il avait beuglé, poussé une sorte de petit cri odieux qui était sorti de sa panse gonflée, un cri de verrat, elle avait dit. On imaginait le gros corps blanc du verrat sur le jeune corps ferme d'Effi et au moment fatidique le petit cri odieux qui était sorti. Le mien d'écrivain au moins n'avait jamais crié, juste dessiné un petit triangle sur un papier. On avait acheté un livre du cochon pour voir ce qu'il valait en dehors de son cri, on n'avait pas aimé. C'était plein de belle phrases inutiles et bavardes. Pff c'est un livre, mais c'est pas de la littérature, avait tranché Sambre, du dédain plein le menton.